



LITTÉRATURE

Le temps des cerises

PAR ALAIN JOUBERT

Jeune enfant, lorsque la radio proposait « Le temps des cerises », je pouvais voir les yeux de ma mère s'embuer discrètement. Était-ce la mélodie mélancolique, les paroles chargées de nostalgie de cette admirable chanson, ou bien quelque souvenir lointain, qui provoquaient chez elle une réaction feutrée dont je me trouvais alors le témoin embarrassé ? Jamais je ne l'ai questionnée sur le pourquoi de l'émotion qui la tenait ainsi, une certaine pudeur vis-à-vis des sentiments y faisant obstacle.



© Alain Joubert

« 15 JUILLET 1871 À BORD DU TAGE. DESSIN DU FÉDÉRÉ AUGUSTE BOUTURE »

**PATRICK PÉCHEROT**

UNE PLAIE OUVERTE

Gallimard, coll. « Série noire », 277 p., 16,90 €

KRISTIN ROSS

L'IMAGINAIRE DE LA COMMUNE

trad. de l'anglais par Étienne Dobenesque

La Fabrique, 190 p., 14 €

COMITÉ INVISIBLE

L'INSURRECTION QUI VIENT

La Fabrique, 125 p., 7 €

Bien plus tard, il y a peu en vérité, après le décès de ma sœur qui avait repris l'appartement de nos parents après leur disparition, les archives de ma famille vinrent m'éclairer de manière singulière. Dans mon souvenir, ma mère ne m'avait jamais parlé de son père, sauf pour me dire un jour, brièvement, qu'il était sculpteur, sans plus. Il est vrai que je n'ai jamais eu vraiment ce que l'on appelle « l'esprit de famille », et que je regardais davantage vers l'avenir que dans le rétroviseur, ceux qui m'avaient précédé ne pouvant, à mes yeux, beaucoup peser sur ma vie future. J'avais tort.

Outre quelques photographies du début du XX^e siècle, quelques documents divers – lettres, livrets de famille, souvenirs fatigués –, je découvris dans ces archives un album à la couverture fortement cartonnée, format à l'italienne 20 x 14 cm. Sur la première feuille, je pus lire, écrits à la main, les mots suivants : « *Souvenirs de ma captivité à bord du Tâge, en rade de Cherbourg* ». Suivaient une série d'éblouissants dessins au crayon, de lavis à l'encre de Chine, certains rehaussés de touches de gouache, représentant des scènes de la vie à bord du *Tâge*, ce bateau-prison où furent relégués, en juin 1871, ceux des Fédérés qui n'avaient pas été massacrés par les Versaillais ou exilés en Nouvelle-Calédonie. Parmi eux, mon grand-père, Auguste Bouture, l'auteur de ces **L'IMAGINAIRE DE LA COMMUNE** dessins. Ainsi, mon grand-**N'A PAS FINI D'IRRIGUER LA PENSÉE** père avait été un com-**DE CEUX QUI REFUSENT DE SE SOUMETTRE** munard, et on me l'avait caché ! À présent, je comprenais les larmes discrètes de ma mère à l'écoute du « Temps des cerises », elle qui n'avait pourtant pratiquement pas connu son père, mort en 1899, dix-huit mois seulement après sa naissance ; peut-être pour cela, d'ailleurs. J'imagine en effet qu'il ne devait pas être

recommandé de se prévaloir d'une ascendance révolutionnaire en cette fin du XIX^e siècle où l'affaire Dreyfus ravageait en profondeur l'opinion publique ! Le temps passant, le « secret » de famille demeura, nimbé d'oubli.

Aussi, lorsque me parvint *Une plaie ouverte* de Patrick Pécherot, c'est tout l'imaginaire de la cerise qui soudain me monta à la tête, chanson comprise et fierté retrouvée ! Son auteur, singulier parmi les singuliers, découpe son drame en quatre actes et un épilogue, faisant progresser l'histoire qu'il nous raconte à l'aide de courts fragments de quelques lignes, une ou deux pages, rarement plus, ce qui enclenche une dynamique narrative poussant le lecteur toujours plus avant. Déjà, dans ses précédents livres – *Tranchecaille* ou *L'Homme à la carabine* –, comme dans sa trilogie inspirée par le Léo Malet des années trente, *Les Brouillards de la Butte*, *Belleville-Barcelone* et *Boulevard des Branques*, où il n'hésitait pas à montrer André Breton faisant le coup de feu contre la police aux côtés des « illégalistes », agissant clandestinement avec les « anars » pour faire passer des armes aux révolutionnaires espagnols, ou encore dans l'attente d'hypothétiques visas pour la liberté, à Marseille, en 1940, c'est par ce style vif, porté par une écriture où la poésie des rues et la verve populaire sont comme chez elles, que Pécherot va cette fois-ci nous plonger en plein drame du courage, de la lâcheté et du délire, tandis que se développe et s'amplifie alentour ce qui deviendra, au fil du temps, le symbole même de l'espoir pour tous ceux qui se reconnaissent dans cette exaltante révolte du cœur et de l'esprit : la Commune de Paris !

Pourtant, l'histoire commence curieusement en 1905, par une évocation très précise du Wild West Show de Buffalo Bill Cody, et l'apparition d'un personnage, réel ou imaginaire, sorte de McGuffin à la Hitchcock, après qui ils seront nombreux à courir : Valentin Louis Eugène Dana. On dit qu'une certaine Calamity long sur lui puisqu'il l'aurait peut-être côtoyée dans la troupe de l'ex-éclaireur du Kansas, dès 1901. Mais la vraie vedette féminine du Wild West Show, c'est Annie Oakley, « *la plus fine gâchette de l'Ouest* », dont les balles « *n'ont jamais percé que des cartes à jouer, des pièces de monnaie et des cœurs en carton* » ! Si Dana s'est retrouvé là,



plus de trente ans après la Commune, c'est qu'il a été condamné à mort par contumace le 1^{er} juin 1871, accusé d'avoir participé au massacre des otages de la rue Haxo. Un détective de l'agence Pinkerton, Matthew J. Vermont, tente de retrouver sa trace. Pourquoi ? C'est là tout l'objet du récit qui va faire revivre presque au jour le jour les épisodes saillants de la Commune, un dénommé Marceau, hanté jusqu'à l'obsession par le fantôme Dana, « *dans la dèche et le ventre vide* », les yeux fermés sur sa nuit intérieure, ravivant ses souvenirs à coup de vérités approximatives qui finiront néanmoins par livrer le fin mot de l'histoire, à l'étonnement du lecteur.

Venons-en à l'insurrection. La défaite de Sedan, en 1870, face à l'armée prussienne stupidement provoquée par la France, et du coup Paris assiégé, l'heure de la Commune va sonner. Selon son habitude, Pécherot mêle personnages imaginaires et personnalités authentiques ; ainsi, on verra beaucoup s'agiter Verlaine ou Courbet, Gill ou Allix, Cluseret ou Vallès, « *le poil noir, le cou enfoncé dans les épaules, son chapeau en tuyau d'orgue, son paletot dont les pans lui donnaient des allures d'hirondelle en colère* », et un curieux adolescent, « *une gueule d'ange sous la tignasse pouilleuse La peau d'une fille. Les bottines éculées, le paletot décousu L'allure d'un roulier Trop frêle pour l'être vraiment* », en qui on finira par reconnaître Rimbaud, traversant la Commune comme un bateau ivre, avant de retrouver la poésie « *dans le balancement des chameaux, la poussière des chemins [...]*

les tatouages mauresques, la poudre à fusil, le tintement des bracelets » et le vent chaud qui la porte. Et puis Louise Michel, bien sûr, qui apparaît quand il le faut, comme une certaine Manon, amenée par Courbet dont elle fut le modèle, posée là, « *oiseau de passage* », accordant ses silences à ceux de Dana « *jusqu'au camaïeu* ». Et jusqu'au bout ?

Mais Pécherot n'oublie pas que son livre est destiné à la « Série noire » et, à sa manière envoûtante et enveloppante, il met en scène une tentative d'attaque du service de la Monnaie livrant la paie des gardes nationaux. Et quand se déroule cette « bavure » de la Commune que fut l'exécution des otages de la rue Haxo, on dénombre cinquante et un cadavres pour seulement cinquante otages répertoriés. Un mort en trop ? Pourquoi ? Voilà qui conduira le lecteur jusqu'au bout du livre, le « *Je est un autre* » de Rimbaud étant dès lors en situation.

Une plaie ouverte s'approprie la Commune. Mais s'approprier une idée, c'est se reconnaître pleinement en elle et l'utiliser pour ce qu'elle dit, la servir en quelque sorte. En revanche, récupérer cette même idée, c'est en détourner la substance pour s'en servir à d'autres fins que celles dont elle est porteuse. Patrick Pécherot s'approprie légitimement, et ne récupère pas.

En portant son attention sur l'imaginaire de la Commune, Kristin Ross se livre à une indispensable réévaluation, allant très au-delà de la



simple analyse historique des faits. Pour commencer, elle arrache la Commune au mythe nationaliste qui voudrait que ce fût principalement par un sursaut de républicanisme anti-prussien que se forma l'événement ; ensuite, elle fait justice de la récupération « collectiviste étatique », longtemps dogme officiel de ce pseudo-communisme d'essence stalinienne qui s'effondra après 1989. Le ménage étant fait, elle montre qu'entre 1868 et le 18 mars 1871 – très en amont de la date officielle du début de la Commune –, l'activité intense des clubs populaires prépara l'idée de la Commune sous la forme d'une union libre de collectivités autonomes, bien loin des questions « nationales » ! Élie Reclus dira plus tard que ces clubs « étaient l'école du peuple [fréquentée] par des citoyens qui, pour la plupart, ne s'étaient jamais parlé jusque-là ». Une véritable exigence se manifestait chez ceux qui assistaient à leurs séances ; ainsi, en décembre 1870, le Club de la Révolution de Montmartre exigeait de ses membres l'adhésion à trois principes : « Comme but politique, le club se propose l'établissement de la République universelle ; comme but économique et social, l'équivalence des fonctions ou le "collectivisme" ; comme moyen, la révolution et la Commune ».

L'expression « République universelle » s'est imposée pendant le siège de Paris. Elle renvoyait à un ensemble de désirs, d'identifications et de pratiques « qui ne se laissaient pas contenir ou définir par le territoire de l'État ou circonscrire par la nation, et elle distinguait très nettement ceux qui l'employaient des républicains parlementaires ou libéraux qui croyaient en la sauvegarde d'une autorité étatique forte et centralisée, garante de l'ordre social ». Cette approche radicale de la république impliquait donc le démantèlement de la bureaucratie impériale et, principalement, de son armée de métier et de sa police. Kristin Ross souligne alors que ce mot d'ordre marque « une rupture avec l'héritage de la Révolution française, en faveur d'un véritable internationalisme ouvrier ». Notons à ce propos

un fait peu connu : après la destruction de la colonne Vendôme, à laquelle fut mêlé Courbet, la place fut baptisée « Place Internationale ». Notons encore que le 10 avril un groupe de femmes traîna une guillotine sous la statue de Voltaire et y mit le feu, probablement pour détruire toute équivalence symbolique entre révolution et échafaud. Voilà un féminisme qui fait doublement sens !

L'intérêt principal de *L'Imaginaire de la Commune* s'articule autour de cette citation, extraite du « Manifeste de la Fédération des artistes », en avril 1871 : « Le comité concourra à notre régénération, à l'inauguration du luxe communal, aux splendeurs de l'avenir et à la République universelle » (c'est moi qui souligne). Car le « luxe communal », extrapolé à l'ensemble des mécanismes sociaux, c'est l'égalité dans l'abondance. Petite parenthèse : lorsque Lénine, dans un moment de grande générosité lucide, déclara un jour que le peuple pourrait disposer « d'urinoirs en or » une fois la révolution faite, on peut se demander si le « luxe communal » issu de la Commune de Paris ne l'avait pas inspiré ! En effet, la fin du luxe, fondé sur la différence de classe, débouche sur des perspectives de richesse sociale entièrement nouvelles. L'anglais William Morris, dans ses conférences de 1877, avait fort justement développé cette idée : « Au préalable, je vous demanderais d'étendre l'acception du mot "art" au-delà des productions artistiques explicites, de façon à embrasser non seulement la peinture, la sculpture et l'architecture, mais aussi les formes et les couleurs de tous les biens domestiques, voire la disposition des champs pour le labour ou la pâture, l'entretien des villes et de tous nos chemins, voies et routes ; bref, d'étendre le sens du mot "art", jusqu'à englober la configuration de tous les aspects extérieurs de notre vie ». On croirait lire une déclaration issue du Mouvement Surréaliste, au labour près !

Maintenant, quand Marx voit dans l'existence en acte de la Commune la dissolution du fétichisme de la marchandise, il rend hommage à



l'activité créatrice des communards qui, les premiers, dévoilèrent ce fétichisme, « *inhérent à la forme même du produit du travail comme marchandise – y compris le travail lui-même comme marchandise [...] Les Communards avaient rendu manifeste le contraire de la réification sous la forme de leur "travail librement associé" [...] Le travail productif n'était plus synonyme de travail salarié échangé contre du capital. Il avait pris le sens plus vaste d'une activité utile à la société dans son ensemble* », précise Kristin Ross. Et quand Marx, encore, explique que l'appareil étatique ne peut en aucun cas être mis au service de son propre démantèlement, cela donne : « *On dit souvent que pour supprimer l'État, il faut en faire partie, comme si pour supprimer l'Église il fallait se faire curé ou évêque* ». Que ceux qui prônent « l'entrisme » comme méthode d'infléchissement révolutionnaire en prennent de la graine, et que les staliniens toujours opérationnels rentrent sous terre ! L'imaginaire de la Commune n'a pas fini d'irriguer la pensée de ceux qui refusent de se soumettre, le livre de Kristin Ross en apporte une preuve éclatante.

À ce sujet, peut-être le moment est-il venu de dire quelques mots d'un ouvrage paru il y a déjà plusieurs années, mais dont l'actualité médiatique veut bien nous rappeler régulièrement l'existence puisqu'il est attribué, au titre de circonstance aggravante, à ceux que la justice poursuit de sa hargne, j'ai parlé du groupe de Tarnac, toujours sous mise en examen pour sabotage

d'une ligne de chemin de fer, sans preuve matérielle aucune ; le titre en est « L'insurrection qui vient », et il est signé « Comité invisible ». Son contenu s'inscrit parfaitement dans cet imaginaire de la Commune dont nous venons de parler, son mot d'ordre unique étant : « *Tout le pouvoir aux communes !* » Extraits significatifs : « *La commune, c'est ce qui se passe quand des êtres se trouvent, s'entendent et décident de cheminer ensemble [...] Pourquoi les communes ne se multiplieraient pas à l'infini ? [...] Et si possible, une multiplicité de communes qui se substitueraient aux institutions de la société : la famille, l'école, le syndicat, le club sportif, etc. [...] La commune est l'unité élémentaire de la réalité partisane. Une montée insurrectionnelle n'est peut-être rien d'autre qu'une multiplication de communes, leur liaison et leur articulation* ». Le pouvoir vertical serait-il, enfin, appelé à céder la place ?

Pour résumer tout cela, et le reste : la Commune ne décide pas la fin de l'État, elle cherche à le démanteler pièce par pièce. À cette fin, toujours privilégier les perspectives par rapport aux illusions, sachant que l'anarchie communale n'est pas une finalité – il n'y en a pas –, mais une stratégie ; d'où l'importance primordiale du concept d'utopie-critique comme processus d'émancipation totale vers le *luxé* absolu qui en résultera, l'utopie pour les illusions créatrices, la critique pour les perspectives effectives de réalisation. Aujourd'hui, pourtant, il demeure une plaie ouverte qu'il faudra bien finir par refermer. 🗨